

VENISE RETROUVÉE

VENISE RETROUVÉE

Ivan Moscatelli

Monographie

PUBLI•LIBRIS

ISBN: 2-940251-
© 2006 Publi-Libris.
Tous droits réservés pour tous pays.
Imprimé en Suisse.
www.publi-libris.com

AVANT-PROPOS

Retrouver Venise ?

« N'est-ce pas, en effet, ici un lieu étrange par sa singulière beauté ? Son nom seul provoque l'esprit à des idées de volupté et de mélancolie. Dites : « Venise », et vous croirez entendre comme du verre qui se brise sous le silence de la lune... « Venise », et c'est comme une étoffe de soie qui se déchire dans un rayon de soleil... « Venise », et toutes les couleurs se confondent en une changeante transparence... N'est-ce pas un lieu de sortilège, de magie et d'illusion ? »

Henri de Régnier
*Esquisses vénitiennes*¹

Dans son roman *La douane de mer*, l'académicien français Jean d'Ormesson part d'un point précis du globe – Venise – et d'un événement subit – la mort de son héros. Désincarné, celui-ci rencontre, dans l'éther, un esprit issu d'une lointaine galaxie. Le visiteur

de l'espace somme l'être fraîchement décédé de lui expliquer et la Terre et les hommes.

L'auteur s'engage alors dans un vertigineux zoom arrière. Abandonnant la cité des Doges, il nous catapulte dans les fracas de l'Histoire du monde. Ainsi, pour d'Ormesson, Venise ne

constitue qu'un prétexte, un alibi. De là, il emmène ses lecteurs dans un tourbillonnant *zapping* encyclopédique, au gré des incidents marquants de notre pauvre humanité.

Rien de tel dans la promenade au fil des canaux à laquelle nous invite Ivan Moscatelli.

N'espérez pas dénicher des anges dans la centaine de toiles que ce féru de couleurs a consacrées à la Sérénissime. Précision utile car Ivan, habitué des carrefours de la métaphysique et des ruelles du surréalisme existentiel, aurait bien pu croiser de ces êtres à plumes et les incorporer dans ses œuvres.²

N'y cherchez pas non plus une tentative, à la d'Ormesson, partant du microcosme vénitien pour aboutir à une universelle *imago mundi*.

Posez cet ouvrage si vous souhaitez vous repaître de masques de carnaval et autres gondoles de cartes postales. Ce serait mal connaître le pinceau allègre et fantasque de ce peintre, vénitien par sa mère et révolutionnaire par son père!

Pas l'ombre d'un: «À nous les pierres en stuc [...] et les palais en toc!» d'un Max Jacob en route pour la capitale de la Vénétie.

Non, Ivan sait séparer la bonne vue du chiqué et ne pas s'encombrer. Pour aller à l'essentiel.

Dans sa série *Venise retrouvée*, Ivan retrouve simplement *sa* Venise.

Celle de son enfance. Celle de 1947, de cet été passé chez sa tante Ettorina et ses trois filles – trois grâce aux noms procommunistes et si peu chrétiens: Alba, Diva et Gioia... Cette Venise de l'immédiat après-guerre où les GI's américains ne songeaient pas un instant à jouer les touristes. Cet espace insulaire alors exempt d'artistes et de peintres. Cette surface posée tant bien que mal au-dessus des flots où les dalles de la Place Saint-Marc frémissaient sous les inlassables caresses dispensées par les pas perdus des prostituées autochtones – tout de minijupes blanches vêtues –, et qu'Ivan prenait pour des joueuses de tennis!

Malgré les difficultés de l'heure (familles disloquées, proches disparus en nombre, privations et précarités diverses, angoisses latentes et mort omniprésente), le jeune Moscatelli perçoit alors sa ville flottante comme une cité ensoleillée.

C'est «Venise la rouge» d'Alfred de Musset.

C'est Venise la tonique – foisonnante de détails propres à enflammer l'imagination – du Carpaccio, ce peintre à l'art «sain, propre, soigné, viril, presque naïf encore»³.

C'est Venise la simple, lieu de bonheurs et de peurs, tout comme le seraient Maubeuge,

Renens, Pratovecchio ou Trifouillis-les-Oies, pour un gosse heureux d'être au monde et de goûter à la vie.

En effet, dans *Venise intime*⁴, récit d'enfance couché sur le papier en 2005, Ivan Moscatelli n'évoque ni le faste de la ville ni le miracle de cette construction tout humaine et contrenature, ni l'inexistence du paysage, ni l'exceptionnel trésor artistique amassé au fil des siècles. Comme le garçon de cinq ans qu'il fut, le sexagénaire s'attarde sur ses « gens de Venise » :

Gianni, l'apprenti constructeur de gondoles;
Clario, le héros, fort et puissant;

Zio Toni et son œil de verre, organe effrayant bien que « juste là pour faire joli », toujours ouvert, toujours fixant le même, même pendant les siestes du tonton...

Amleto, le marchand de glaces, l'homme maigre aux histoires de guerre, l'homme gentil qui apprend aux petits à compter sur les doigts des deux mains;

Giacinto, l'adolescent infirme, qui dit: « La vie c'est de la m... et je n'arrête pas d'en manger »;

Maman, née au sud de la Lagune, femme soumise – « C'est le destin qui commande » – à un destin méchant aux yeux d'Ivan, puisque ses parents se disputent sans cesse...

Et surtout les grandes cousines qui « dorment toutes nues », dont les parfums ensorcelants et les petites culottes à fleurs éveillent – déjà! – la libido du gamin...

Enfin, Cinzia – quatre ans et demi –, le premier amour, bientôt victime de la brutalité des alliés dans leur zèle d'en finir avec son bourreau de père...

Bref, la vie et les vivants ont impressionné la rétine et marqué la mémoire du jeune homme en villégiature à Venise. Quant à la typicité aquatique de la ville, Ivan la résume par la sempiternelle mise en garde de sa tante: « Fais bien attention de ne pas tomber dans le canal! »

Un demi-siècle plus tard, lorsque Moscatelli décide de revoir Venise, il court le risque de renouer avec un lieu sacré, conservé jalousement dans le sanctuaire de sa mémoire. Barbara a beau nous avoir prévenus en chanson:

« Il ne faut jamais revenir
Au temps caché des souvenirs

Du temps béni de son enfance »⁵,

Ivan a fait le voyage. Et bien lui en a pris. Car, grâce à l'étonnante fraîcheur juvénile qui l'habite encore, il a su réapprivoiser les ruelles vertes et mouvantes; soulever des nuages de poussière pour débusquer des ambiances subtiles et sobres,

tissées de brumes et de grisaille, auxquelles ne savent goûter les touristes avides; poursuivre le soleil dans sa course par-dessus le dédale des canaux. Mais, à l'inverse de sa première collection de moments vénitiens – lumineux et estivaux –, Ivan rapporte de son pèlerinage d'homme mûr une moisson d'images d'arrière-saison. Pouvait-il en être autrement? Tante Etorina, *zio* Toni, Amleto, Giacinto, Clario, Alba, Diva et les autres sont morts. Même l'épithaphe *Cinzia 1943–1947*, gravée dans la pureté du marbre blanc et froid, a presque disparu, effacée par la gomme du temps, inexorable, éliminant peu à peu la trace de la brève existence d'une fillette aimée...

Alors, aujourd'hui, pour Ivan, reste le silence de la mémoire. Reste le silence de l'hiver. Et la saison froide de Venise porte un beau nom: *letargo*. Comme notre *léthargie* français, ce vocable chante la lenteur, le repos, le répit, la paresse et l'engourdissement. Ces spécificités semblent sourdre des toiles qu'Ivan Moscatelli a récoltées de son séjour en terre d'enfance.

Au format carré – contemplatif, statique et esthétisant – s'ajoute comme une série d'*absences*. Le soleil tout d'abord, devenu avare, ne fait que de brèves apparitions. Les présences humaines,

rare, elles aussi. Le détail architectural et le miracle culturel vénitiens importent peu au peintre. Il n'y accorde guère plus d'importance qu'au temps de ses premières vacances.

Ainsi, avec l'âge, Ivan n'a pu échapper aux filets de Venise la blême. Celle du film de Visconti, bien sûr. Celle des amants transis aussi. Mais encore celle, muette, de Wagner, venu y mourir. Et celle où dorment à tout jamais d'autres musiciens – Monteverdi, Albinoni, Vivaldi et Stravinsky. Or, n'entend-on pas résonner la musique du silence dans *Venise retrouvée*?

Certes, lors de ses récentes visites à la Sérénissime, le peintre s'est mis à genoux pour se rapprocher de son point de vue d'enfant et ainsi «croquer» sa ville comme il la regardait à l'âge de cinq ans. Néanmoins, il nous restitue des visions dont les années ont grignoté l'innocence et la spontanéité initiales. De *fausses retrouvailles* en somme, mais de *vraies œuvres*, fruit d'un artiste mature et lucide, virtuose et respectueux, rapide sur le motif mais généreux en atelier.

Là encore, pouvait-il en être autrement? Après tout, Venise est un leurre, «un lieu de fiction, une terre de littérature, une île dans un autre monde»⁶. Sans l'in vraisemblable volonté

des hommes de bâtir des maisons et d'ériger des palais là où l'eau seule devait s'étendre, la cité sublime n'aurait jamais vu le jour. Mais l'engloutissement menace cette ville virtuelle, encore debout par les seuls caprices d'un hasard magnanime.

Autour de cette quasi-utopie, faut-il s'étonner que naissent d'étranges créations? Ainsi le fameux *Adagio* d'Albinoni (1671-1751) a en réalité surgi en 1945 sous la plume de Remo Giazotto, le biographe du compositeur! De même, la suite de ballet *Pulcinella* de Stravinsky («d'après des fragments de thèmes de Pergolèse») ne repose en fait que sur des manuscrits apocryphes! Quant au virevoltant Vivaldi, il a réussi à nous duper, lui aussi: ses *Quatre saisons* – œuvre écrite à Venise – sont devenues l'emblème de la Sérénissime, laquelle pourtant, à bien y regarder, n'en connaît plus qu'une: l'hiver. L'hiver d'une cité langoureuse, que certains grands esprits jugent moribonde ou considèrent comme «l'archétype de la ville malsaine»⁷. Moins sombre, Whistler, le peintre symboliste américain du XIX^e siècle, se contente de dire: «C'est après la pluie qu'il faut voir Venise.» Peut-être Ivan Moscatelli a-t-il, sans le savoir, suivi son conseil, captant la belle encore

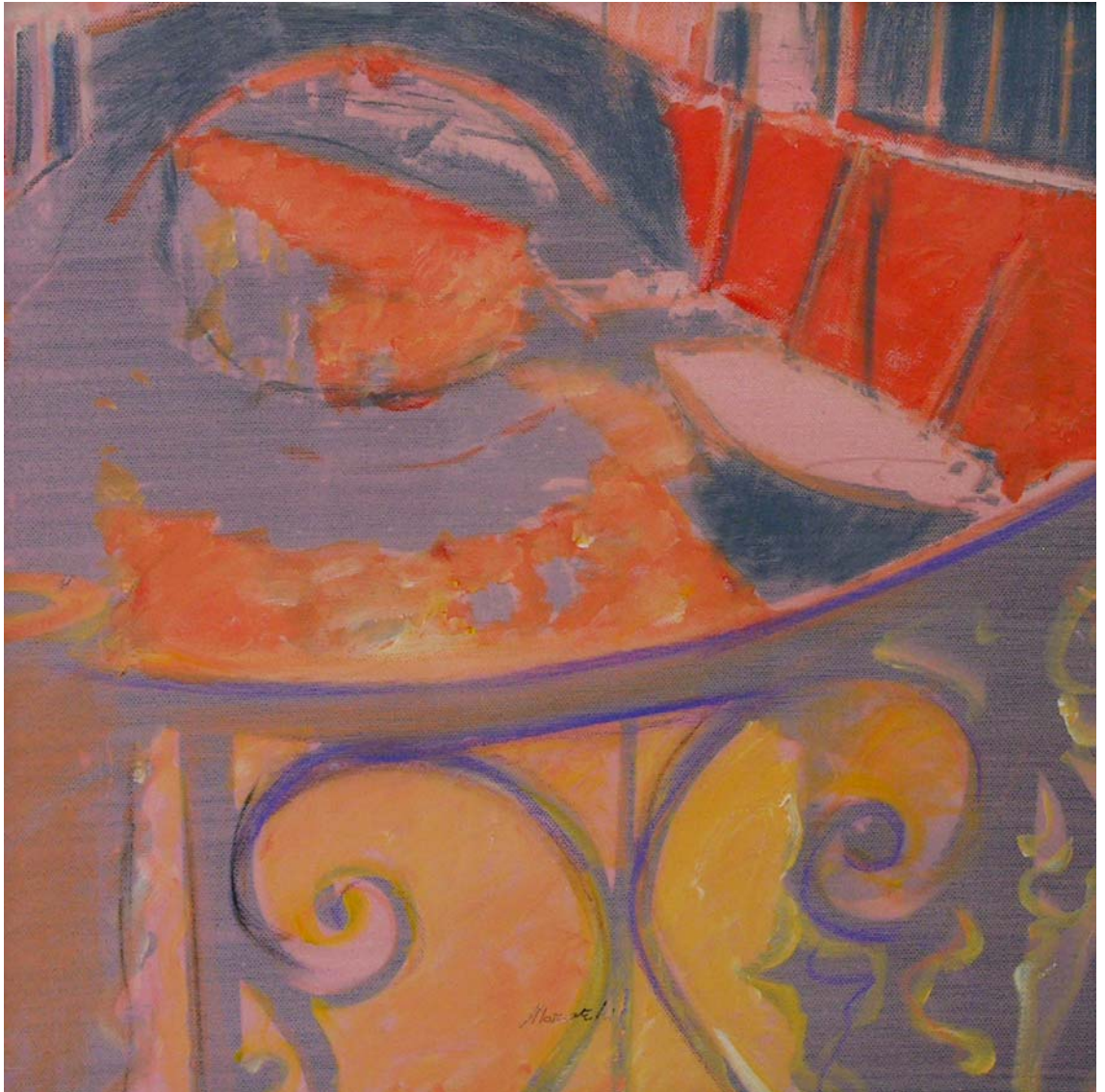
mouillée sous les cieux les plus gris ou à peine séchée par un soleil fraîchement réapparu.

Toujours désinvolte, jamais vraiment affecté par les rigueurs du climat, les aléas de l'existence ou la déliquescence de l'âge, Ivan demeure «fasciné par les eaux ternes et opaques des canaux» de celle qu'il qualifie de «dame très âgée, au visage parcouru de magnifiques rides et vêtue de dentelles froissées», tout comme le furent avant lui ses frères d'encre, Giacomo Casanova et Hugo Pratt, autres illustres enfants de Venise.

Grégoire Montangero

- 1 *Esquisses vénitiennes* par Henri de Régner,
in *La Revue de Paris* (août 1905).
- 2 Voir *L'Île*, récit quasi autobiographique
par Ivan Moscatelli, in *Dis-moi ton ange!*
(ouvrage collectif), éd. Publi-Libris, 2005.
- 3 *Belle Venise*, par Lucien Bély,
éditions Jean-Paul Gisserot, 1993.
- 4 *Venise intime*, récit, par Ivan Moscatelli,
éd. Publi-Libris, 2006.
- 5 *Mon enfance*, paroles et musique Barbara.
- 6 *Belle Venise*, par Lucien Bély,
éd. Jean-Paul Gisserot, 1993.
- 7 *Belle Venise*, op. cit.







Monet

